

GRAPUS: « Je suis intellectuel(le), pourquoi pas vous? »

François Tétreau

Volume 29, Number 116, September–October–November 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54235ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tétreau, F. (1984). GRAPUS: « Je suis intellectuel(le), pourquoi pas vous? ». *Vie des arts*, 29(116), 70–71.

réussi à conquérir, indépendamment de tout ce que l'on a déjà vu en Occident, une véritable identité. Plus convaincante, à notre sens, est l'image que nous renvoient d'eux-mêmes, derrière leur chef de file, Oskar Rabine, les artistes russes réfugiés à Paris. Chez eux, quel que soit l'accablement ambiant, la fraîcheur des impressions, alliée à l'appel de la transcendance, est toujours assez forte pour imposer, quelque part en profondeur, la fragile assurance d'une paix miraculeusement préservée du tourment.

Enfin, nous en arrivons au Canada, présent au Salon pour la deuxième année consécutive. Cependant, le coup d'essai était assurément le meilleur. Pour ce qui est de la participation de 1984, nous ne dissimulerons pas un certain désappointement. D'abord, on comptait tout juste une vingtaine d'œuvres exposées, contre quarante-cinq l'an dernier, ce qui, en soi, n'est pas le signe d'un irrésistible élan. Et puis, l'impression d'anémie provenait surtout de ce que, cette année, seul le Conseil des Artistes Peintres du Québec était habilité à opérer la sélection. Il s'est donc tourné vers ses propres membres, ce qui suffit à expliquer que l'air se soit à ce point raréfié. Car du club à la chapelle (même si le club affiche des airs avenants), il n'y a

jamais très loin; et de la chapelle au caveau non plus... Soyons tout à fait clairs: un art qui a de la vie ne rêve pas de s'ériger en syndicat. Il ne confond pas des gestes frileux avec les tremblements de la fièvre. Pour tout dire, il ne s'entend pas à fortifier un corporatisme étroit, soigneusement calfeutré à l'abri des barrières...

Indépendamment des considérations générales, reconnaissons que les pièces présentées au Grand-Palais n'étaient ni meilleures ni plus mauvaises que tant d'autres, qui se retrouvent un peu partout. Car ce qu'il faut surtout regretter, en fin de compte, c'est que tant de prétendues créations soient si désespérément interchangeables. Quelques œuvres, pourtant, méritaient l'attention. Nous avons beaucoup apprécié la toile d'Yvette Froment: *Au delà de ma ville*. Voilà une artiste, venue de l'hyperréalisme, qui a su évoluer avec intelligence et mesure. Elle est sensible; elle a le goût des structures; elle n'hésite pas à se remettre en cause. Tout cela n'est pas si mal. Nicole Pion, non plus, ne manque pas de nous toucher, avec un pastel d'une très grande justesse: *Entre la chair et l'âme*. Son geste est magnifique, qui marie à la perfection la force et la souplesse. Quant à Michelle Guay, avec *Rapport lointain*, elle affirme toujours sa

fascination pour les fluctuations de la flèche, au parcours parfois flottant, de la fantaisie à la folie. Un jeu un peu trop purement formel, trop intemporel, qui ne permet pas vraiment de percer l'écran... Bien entendu, il n'est plus besoin de présenter Guy Montpetit, dont la maîtrise technique est non seulement connue mais reconnue. La même observation vaut pour Natacha Wrangel qui, à défaut de toujours susciter la surprise, sait au moins entraîner notre adhésion par la sûreté de son graphisme. Que penser, en revanche, d'un Jean Gaudet, avec son exotisme hurleur, sinon qu'il serait certainement plus à l'aise auprès d'une agence de publicité amie du coup de matraque et du racolage?

Aucun grand choc, donc, ne s'est fait sentir. Et c'est dommage. Car l'avant-garde existe; mais l'avant-garde est ailleurs. On la trouverait sans doute du côté des néo-impressionnistes ou du côté des créateurs conceptuels. Peut-être même vers d'autres horizons: pourquoi pas?

D'où, après le spectacle offert par la Jeune Peinture, un certain malaise. Un malaise qui confinerait à la confusion s'il devait se vérifier que l'art, désormais normalisé, était destiné à rester définitivement l'affaire de quelques-uns...

1. Tenue au Grand-Palais, du 11 février au 4 mars 1984. La section québécoise du Salon sera exposée, du 2 au 25 novembre, à la Maison de la Culture de la Côte-des-Neiges.

GRAPUS: «Je suis intellectuel(le), pourquoi pas vous?»

François TÉTREAU

Quand on leur a dit que Grapus venait s'agiter à Montréal¹, les fonctionnaires n'avaient probablement pas cru qu'on irait jusqu'à branler des bananes fleurdéliées pour obtenir autant d'extases multicolores. Il y a d'autres façons de dire «Vive le Québec libre!» auxquelles De Gaulle lui-même – hormis tout le bien qu'il pouvait en penser – n'avait peut-être pas songé.

Et pour un fonctionnaire interloqué, combien de graphistes venus sans se méfier sous la seule foi d'une recommandation amicale se sont retrouvés stupéfaits devant la nature des messages? Et de s'esclaffer: «C'est de la propagande!» Comme si toute la pub en ville, et ce qu'ils signent, semaine après semaine, n'en avait jamais été. On peut certes exploiter à fond toutes les ressources du système capitaliste et vivre dans une insouciance politique et

une naïveté toutes nord-américaines. La preuve: ne laissait-on pas des communistes envahir joyeusement notre musée, comme des loups rôdant près des cimaises?

Au premier étage, une banderolle clamaient avec véhémence: «Grapus, c'est bon par les deux bouts». A gauche, donc, puisque rien ne semblait ingénu.

Dès l'entrée, grosse tête de mickey jaune – un peu de patriotisme, un brin d'érotisme, large sourire et clin d'œil politique (la plus anodine annonce de cigarettes n'en fait pas moins). Savoir avant tout que Grapus ne vend pas de produits, plutôt des mouvements – le désarmement, l'OLP, la CGT (Confédération Générale du Travail), le Parti Communiste Français, les troupes de théâtre (pas Mnouchkine, tiens; il y a des absences...), voire, des

municipalités. Les affiches se caractérisent par une foi toute entière rompue aux signes, par des décalages aussi, des glissements d'images préexistantes, une graphologie manuscrite proche des graffiti, de l'humour, des couleurs, de l'impertinence, de la provocation qui, à l'unisson, favorisent de multiples possibilités de lecture.

Cela dit, Grapus crée des images parfaitement contemporaines, sans recourir à l'esthétique high tech fort prisée des graphistes en mal de modernité. Souci constant ici, à travers le propos politique, de pratiquer le plus souvent des ouvertures sur le culturel. A juste titre, ils considèrent que le sérieux démobilise; aussi revendiquent-ils cette «image de plaisir», indissociable désormais de leur lutte. Au hasard: images pour la Palestine, affiche

funambule du cirque de Bagnolet (de complice à l'entrée, le sourire est devenu progressivement euphorique); collages pour le Théâtre de la Salamandre, taches d'arc-en-ciel au 40^e Congrès de la CGT de Grenoble; astérisque vigoureux pour la Maison de la Culture de Saint-Étienne (renvoyant Pollock à Vinci, ou l'inverse), voyeurisme géopolitique des rencontres d'Aspen...

Au seuil de la deuxième salle, à droite, un effroyable cas de périodontite aiguë (sourire grimaçant) accueillait les visiteurs tiraillés entre le rire jaune et la fuite. Moins d'affiches ici, mais deux réalisations importantes: l'*Album de Famille Zup* et les planches de l'exposition *Né(e) pour Naître*.

Invités par les responsables du Festival de La Rochelle à imaginer une *animation sociale*, les Grapus ont consulté des dizaines de citoyens vivant dans une zone urbaine nouvelle particulièrement défavorisée (lapsus: dépersonnalisée), et, à partir d'une ou deux réflexions formulées par chacune de ces personnes, ils ont tracé des portraits psychologiques, réunis ensuite en un livre distribué à tous les habitants de la Zup. Sur vidéo, la réaction et les observations des personnes interrogées après la parution dudit album. Lucette Bouchard, l'instigatrice de l'exposition du Musée d'Art Contemporain, déplorait qu'on n'ait eu le temps d'organiser d'autres installations analogues, voire de préparer des ateliers ou des rencontres avec les graphistes montréalais, mais tout ayant été planifié au téléphone, cela posait des difficultés considérables, quasi insolubles en l'occurrence. Signalons toutefois que les Grapus avaient donné rendez-vous aux visiteurs, le dimanche 18 mars, et que les échanges, pour cordiaux qu'ils fussent, n'en furent pas moins captivants grâce en partie à l'entraîn d'une colonie d'enfants, réjouis sans doute par tant de couleurs.

Si l'*Album Zup* se distinguait par un concept formel irréprochable, les planches, rassemblées sous le titre *Né(e) pour Naître*, donnaient l'assaut décisif et balayaient les dernières résistances du plus sceptique des visiteurs.

Vingt tableaux chronologiques et photographiques, commandés par un organisme d'action pour la petite enfance, illustraient le développement de l'enfant de la naissance à l'autonomie: bambins voguant dans des songes de mamelons et d'horloges, gosses à la découverte de leurs sens, s'empoignant le sexe ou pataugeant dans des batteries de pots de peinture. Chaque photo principale – souvent violente (ou traumatisante!) – était une audace qu'il fallait oser. Sans recourir à sa graphie et à ses dispositifs visuels types, Grapus réussissait, là encore, à exprimer sa vision personnelle, originale, particulière et, du même coup, indiquait un renouvellement de la technique de la mise en page. Indubitablement, la relation de

Grapus avec son moyen d'expression est bien celle d'un artiste avec son œuvre.

D'ailleurs, les rapports avec les commanditaires en témoignent éloquentement. *Grapus travaille le client*. Cette méthode consiste principalement à le former politiquement et plastiquement, puis à lui imposer en quelque sorte le concept le mieux adapté à la nature de la commande. C'est ainsi que plusieurs commanditaires «venus pour une affiche, repartent avec des cartes postales». Maîtres du mot et de l'expression, les Grapus harcèlent leur homme, l'agressent, le modèlent. On imagine volontiers ce dernier de retour dans la rue avec ses cartes en main, frappé d'hébétude, comme ce journaliste à la fin du *Trésor de Rackham le Rouge* après avoir interviewé Tournesol.

Après le choc de la brillante démonstration *Né(e) pour Naître*, quelque déception cependant devant ces dizaines d'objets – badges, écussons, cartes postales – créés pour des manifestations; autant ces objets ont le pouvoir de galvaniser les militants sur le terrain, autant leur présence sous verre détonnait – symboles morts (le Carnavalet de Mai 68?), ballons dégonflés, résidus de la fête, sans larme ni sourire. Admettons qu'on n'ait pas l'habitude des musées... D'ailleurs, il ne doit pas être bien contents, les Grapus, de se retrouver ainsi dans une revue d'art («Cette reconnaissance qui les effraie tant»). Leur problème. On ne doute pas cependant qu'ils trouvent vite le moyen d'en sortir, pour quelque temps du moins...

Décidément, Grapus fait songer à un groupe de rock qui ferait des images plutôt que des chansons (le mode de séduction est analogue: sensibiliser, non expliquer). Mais un groupe de rock qui n'aurait pas vendu son âme...

–Et le P.C. alors?

A la sortie de l'exposition, des silhouettes de petits mickeys, sur cartons jaunes. Mickeys impertinents, pervers, épineux et membrés.

Déviotionnistes, les Grapus?

En tout cas, le sourire ne nous a pas quitté et ne nous laisse pas, une fois retourné dans la rue, malgré la banalité des affiches communes. Trop rares, les expositions qui impriment sur les visages des sourires persistants.

1. Au Musée d'Art Contemporain, du 15 mars au 29 avril 1984.

1. GRAPUS
Théâtre de la Salamandre, 1976.
Offset trois couleurs; 80 cm x 120.
2. Théâtre National de l'Odéon, 1981.
Offset quatre couleurs; 80 cm x 120.

